CLASSIQUES
GARNIER

« Vie de la Société », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série IV* , n° 25-26, 1971 – 2, p. 2-10

DOI : 10.48611/isbn.978-2-406-12126-8.p.0006

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1971. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Vie de la Société

Séance du samedi 20 *mars* (Paris).

La réunion, présidée par Jean Marchand, entouré par le Bureau au complet, s'ouvre à 17 h., dans les salons de Madame Guichard. Elle comporte trois communications :

● Monsieur Jean Marchand présente sa dernière trouvaille, *Les Essais et Observations sur les Essais de Montaigne, par Jonatan de Saint-Sernin* (Londres, 1626), qui est l'un des ouvrages les plus anciens concernant Montaigne. Ce livre rarissime est un témoignage intéressant sur l'influence de Montaigne au début du XVII[e] s. Il est curieux de noter que sa reliure est aux armes de la reine d'Angleterre, femme de Jacques II.

● Monsieur Roger Trinquet rappelle fort opportunément l'anniversaire de la retraite de Montaigne, prélude aux *Essais : Le quatrième centenaire de la retraite de Montaigne.*

● Monsieur Pierre Michel expose le fruit de recherches faites en famille depuis de nombreux mois sur l'identité, la carrière et l'influence des seigneurs protestants de la Champagne, qui accompagnèrent Henri de Navarre lors de sa visite à Montaigne, en décembre 1584. Cette longue communication est rendue plus concrète et plus vivante par la projection de diapositives, prises et commentées par Mlle Catherine Michel, qui a dépisté la plupart des vestiges des châteaux, monuments et sites dépendant des visiteurs de Montaigne.

Ces diverses communications vivement applaudies donnent lieu à un échange de vues intéressant. La séance est levée à 19 h. 30.

Séance du samedi 24 *avril* (Paris).

La réunion, présidée par M. Roger Trinquet en l'absence de M. Pierre Michel, retenu par ses obligations professionnelles jusqu'à 18 h., est consacrée à l'ouvrage récent d'un de ses plus éminents membres, le Professeur Grassé. M. Roger Trinquet prononce une allocution de bienvenue et présente le Professeur Grassé à l'assemblée particulièrement nombreuse, où figurent plusieurs Périgourdins : Mme Dujarric de la Rivière, Mme Gardeau de passage à Paris, Mme la Générale Fougère, sa nièce, Mlle Joseph Saint-Martin, M. de Montferrand entre autres.

Allocution de M. Roger Trinquet.

« Du fait de l'absence, en ce début de séance, de notre Président, M. Pierre Michel, retenu à la Sorbonne par un examen partiel, j'ai l'agréable privilège d'accueillir, en son nom et au vôtre, le très éminent conférencier que nous devons entendre aujourd'hui, M. Pierre Grassé, membre de l'Institut.

© 1971. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Il serait présomptueux — et, au reste inutile — de vous présenter le grand savant dont nul n'ignore les importants travaux.

M. le Professeur Grassé a consacré toute sa vie à la biologie. Professeur de sciences naturelles à la Sorbonne, il appartient à l'Académie des Sciences dont il a été le Président. Il est le fondateur et le co-auteur du monumental *Traité de Zoologie,* dont 25 volumes ont déjà paru.

Directeur des laboratoires de microscopie électronique — discipline dont il a été le pionnier en France, il a, le premier, donné la photographie électronique des chromosomes.

Ajouterai-je — mais qui ne le sait ? — qu'il est aussi l'incomparable historien des termites.

Dans son récent ouvrage, *Toi ce petit Dieu,* le Professeur Grassé, franchissant une nouvelle étape de la pensée, est passé de la biologie à la philosophie de l'Homme et de sa place dans l'Univers. C'est donc le témoignage d'un homme de science particulièrement autorisé. L'ouvrage, nous dit Jean Rostand, « malgré sa haute tenue scientifique, reste accessible à tous ». Et le célèbre académicien poursuit : « Livre fermement pensé, écrit d'une plume vive, parfois acérée, et où, pour l'agrément du lecteur, transparaissent constamment, sous la rigueur du spécialiste, l'homme sensible, chaleureux, et l'humaniste de bonne race. »

« Humaniste de bonne race », le professeur Grassé est issu de ce terroir d'où est sorti notre Montaigne. Né à Périgueux, il a, dès son enfance, hanté la grande ombre de Montaigne et a été initié à la lecture des *Essais* par un père fervent montaigniste : c'est à Montaigne, aujourd'hui encore qu'il emprunte l'épigraphe de son livre — c'est une sentence de la librairie : « Il n'y a rien de certain que l'incertitude, et rien de plus misérable et de plus fier que l'homme. »

Il y aura dix ans dans quelques mois, M. le Professeur, vous prononciez un remarquable discours, en votre qualité de Président de l'Académie du Périgord, lors de l'inauguration d'une nouvelle statue de Montaigne à Périgueux.

« J'ai lu les *Essais* au cours des années — écriviez-vous — par petits morceaux, doucement, avec une gourmandise intellectuelle, comme on déguste, à petits coups, une liqueur forte et exquise. »

Et vous brossiez le portrait de Montaigne en son temps, lui le sage, au milieu du siècle le plus dur et le plus insensé :

« Si les *Essais* — disiez-vous — sont bien un livre dont l'auteur est lui-même la matière, ils sont aussi une recherche continue de cette sagesse qui fit tant défaut aux contemporains de Montaigne. »

Et, au terme de votre allocution, vous prononciez ces graves paroles : « Proclamons avec Montaigne : A quoi sert la science, si l'entendement n'y est ? Le drame de notre temps réside dans le déséquilibre entre le progrès des connaissances positives et la stagnation, voire le recul des conceptions morales sans lesquelles une société se dissout... Écoutons la voix du sage qui, il y a plus de quatre siècles, avec bonhomie, avec cœur et avec logique, a découvert la vérité. Jamais la leçon de Montaigne n'a été plus opportune qu'en ces jours de désordre intellectuel. »

Aujourd'hui, autre sage venu du Périgord, M. le Professeur Grassé se propose de nous exposer le fruit de sa méditation sur l'Homme du XX^e^ siècle, au moment où l'humanité est de nouveau en danger ; il confrontera ses observations, sa réflexion, ses conclusions avec celles de son illustre compatriote.

© 1971. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Inutile de dire avec quelle attention passionnée les sociétaires des Amis de Montaigne suivront cette précieuse communication.

Aussi je ne veux pas plus longtemps différer leur plaisir et je cède immédiatement la parole à M. le Professeur Grassé. »

Conférence du Professeur Grassé.

Le Professeur Grassé prend ensuite la parole, et avec une franchise directe, une vivacité et une bonhomie nuancée tantôt de gravité et tantôt de malice souriante, où transparaissent les traits de sa province natale, il tient sous le charme une assistance médusée de passer en revue si aisément les grands problèmes qui se posent à l'homme, grâce à l'art de l'orateur qui ne le cède pas à son savoir. Chacun se sent concerné par les propos du Professeur Grassé : ce « petit dieu » déconcertant par ses réussites et ses échecs, ses ambitions et ses démissions, c'est l'homme même. Comment ne pas aller à sa rencontre pour le connaître sous la conduite d'un biologiste aussi éminent, qui ne confond jamais les domaines de la science, de la morale et de la religion, mais n'ignore aucune de leurs interférences.

Et tout d'abord, le Professeur Grassé n'est nullement un savant abstrait perdu dans un univers de concepts inaccessibles. Jamais il n'a coupé les racines qui l'attachent au sol périgourdin, ni les sympathies qui le relient au peuple. Il aime sa ville natale de Périgueux comme Jean Giraudoux aimait Bellac, et pour des raisons identiques ; les petites villes sont à l'échelle de l'homme, correspondent à sa nature et à son affectivité profondes. Personne n'y est un étranger. L'absurde non seulement n'y est pas adoré, mais pas même introduit. De cette humanité véritable, Pierre-Paul Grassé avait des exemples dans sa propre famille : son grand-père, comme le Colas Breugnon de Romain Rolland était à la fois un artisan et un artiste. Son père, modeste commerçant, lisait chaque soir quelques pages des *Essais,* transmettant ainsi à son fils la fleur de la sagesse montaniste. Comme Montaigne, Pierre-Paul Grassé passa son enfance dans une intimité continuelle avec la Nature. Rien d'étonnant qu'à cinq ans il ait ressenti en lui une vocation de naturaliste, et que cette vocation lui ait sauvegardé la naïveté et le naturel que les adultes perdent dans l'existence citadine. C'est ce naturel et cette naïveté qui lui permettent aujourd'hui de s'exprimer en toute franchise, sans préjugé ni conformisme sur les maladies qui risquent d'anéantir le « petit dieu ».

Sans doute l'époque de Montaigne a connu des troubles sanglants. A la fin de sa vie, Montaigne s'émerveille d'avoir pu passer au travers de trente années de guerres civiles. Mais les sauvages affrontements entre Catholiques et Réformés ne contestaient pas les valeurs morales essentielles, ne sapaient pas les principes organiques de l'État, ni l'existence de la famille, cellule née avec la vie même. Or aujourd'hui, trop souvent la littérature, le théâtre ou le cinéma dénaturent l'homme réel pour en faire un monstre sans idéal moral ou religieux. Un film comme *Le Souffle au cœur,* sous prétexte de dénoncer l'hypocrisie de la société bourgeoise fait l'apologie de l'inceste, comme si l'immoralité était l'état normal de l'homme. Le biologiste, qui connaît l'être humain avec son dualisme, ses contradictions et ses faiblesses, refuse d'accepter une simplification et une généralisation abusives. La caricature abjecte que dessinent les philosophies de l'absurde ne repose sur aucun fondement solide.

© 1971. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Pas davantage, il ne peut se complaire dans l'opinion courante qui oppose science et religion. Lors de l'émission télévisée sur le film de Malle, une participante s'étonnant qu'un savant puisse être croyant et lui demandant : « Où donc avez-vous trouvé Dieu ? », le Professeur Grassé lui répondait en toute simplicité : « au sommet de la science ».

Pour éclairer l'énigme de l'origine de l'homme, de son évolution et de sa destinée, le Professeur Grassé l'a replacé dans l'histoire de la Nature. Sa conférence suit donc le développement logique de son livre :

I. — L'ordre de la Nature.

II. — L'Homme et les trois Univers.

III. — Le problème des origines.

IV. — L'Homme et le Singe.

V. — L'évolution de l'Homme « dans » et « par le social ».

Dès l'abord, une question capitale se trouve ainsi posée : Le monde vivant est-il l'œuvre du hasard ? La multiplication des espèces ou leur destruction sont-elles fortuites ? Sur ce point, *Toi ce petit dieu* est en opposition avec *Le Hasard et la Nécessité,* de Jacques Monod (Éd. du Seuil). Toutes les recherches du Professeur Grassé lui ont montré un univers organisé, et non pas aléatoire. Que de nombreuses zones d'ombre subsistent dans cette remontée du temps ne doit pas arrêter l'homme de science. Le « que sais-je ? » de Montaigne, interrogatif et non négatif peut lui servir de devise.

En comparaison de cet immense problème, les rapports entre l'Homme et le Singe font figure de cas particulier, dont l'importance est due à la vulgarisation de la formule : « L'Homme descend du Singe », affirmation séduisante, mais fausse : « *Bien qu'ils appartiennent à deux lignées distinctes, issues d'un très lointain ancêtre commun, ils ont suivi des voies parallèles, mais inégalement longues* » (p. 143). Certes, le singe possède un don d'imitation peu commun : aussi, lorsqu'il vit au contact de l'homme, il modèle son comportement sur celui-ci, ce qui trompe les observateurs superficiels. Pour mieux connaître les réactions des singes en liberté, le Professeur a organisé au Gabon des réserves où des chimpanzés et des gorilles se trouvent dans leurs conditions naturelles. Ainsi parviendra-t-on à une étude dégagée des divers mythes. De cette imitation simiesque, le professeur Grassé donne un exemple personnel, tiré de l'examen d'un chimpanzé apprivoisé, Toto : « *Lorsque notre chimpanzé... s'empare d'une machette et fauche les herbes, il ne comprend ni le sens, ni la valeur de ses actes. Il répète ce qu'il a vu faire, sans autre but. Il ne « finalise » pas sa conduite. Très vite le « jeu » le lasse ; il abandonne l'outil et passe à une autre occupation. Pour lui, imiter, c'est s'amuser.* » (p. 161). Cependant le même Toto sait se servir d'un outil, en l'espèce une baguette, pour pousser une targette et sortir de sa cage, ce qui prouve qu'il est capable de comprendre un rapport de cause à effet lorsqu'il est soumis à une forte motivation. Il n'en reste pas moins que l'intelligence des singes paraît limitée et qu'il lui manque la liberté dont jouit l'homme. Car l'homme est le seul être qui jouisse de la liberté et échappe ainsi aux lois de l'instinct. Vivant en société, d'une façon continuelle, il perd peu à peu ses instincts ; le comportement inné, essentiel chez l'animal, est très réduit chez l'homme. L'enfant ne tire presque rien de son propre fonds, mais « *reçoit tout du monde extérieur et surtout de la société* ». Or la

© 1971. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

société privilégiée du bébé est sa mère. L'expérience chinoise consistant à enlever les enfants à leur famille pour en faire d'authentiques êtres communautaires a été un échec éclatant. Grâce à son organisation sociale, où par sa psychologie mi-individuelle, mi-sociale, il maintient un équilibre merveilleux et précaire à la fois, et sauvegarde sa liberté. Aussi la comparaison de la société humaine avec les sociétés animales les mieux organisées, comme celles des Termites, des Abeilles, des Fourmis, met en évidence leur différence irréductible. « *Dans la société humaine, la règle, la loi, les conduites dépendent d'une tradition sociale, transmissible par la parole ou par des symboles* » (p. 221). La tradition, loin d'être un obstacle au progrès, en est le fondement, lorsqu'elle n'est pas routinière. Enfin, ce qui sépare l'homme de tous les autres êtres est l'alliance du rationnel et de l'irrationnel. Plus l'expérience humaine du Professeur Grassé s'enrichit, plus il constate une part prépondérante de l'irrationnel, non pas seulement sous la forme de l'inconscient, mais bien plutôt comme une aspiration à une transcendance. Les dessins préhistoriques des grottes périgourdines révèlent un sens esthétique aigu et parfois même un rite religieux. L'Homme de Néandertal enterrait ses morts sur un lit de fleurs, comme l'ont mis en lumière les fouilles. Ne méprisons donc pas notre raison, mais ne sous-estimons pas notre cœur, en nous rappelant le conseil de Pascal : « *Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison.* »

Mais la liberté de l'homme l'expose à des dangers mortels. Déjà Bergson regrettait que les progrès de la politique ne fussent pas au niveau de ceux de la science et de la technique. Paul Valéry prophétisait une crise de la civilisation. Faut-il donc sombrer dans le pessimisme ? Nullement ! Le Professeur Grassé n'est pas l'ennemi du progrès, ni de la jeunesse, mais il redoute pour celle-ci une facilité qui l'abaisse, et une confusion des valeurs qui lui ôte le goût de l'effort. Le remède ? Il se trouve dans les *Essais,* où le plus individualiste des hommes n'a renoncé ni à la société, ni au respect de la loi, ni à la confiance dans la Nature.

L'assemblée fait une ovation à l'éminent conférencier, et M. Michel, au nom de tous les sociétaires le remercie respectueusement d'avoir apporté tant de motifs de ne pas suivre, en moutons de Panurge, les folies du moment, et de reprendre lucidement avec les *Essais,* la route de la sagesse. Une discussion s'ouvre sur les principaux thèmes traités par le Professeur Grassé. M. le Chanoine Muller et M. Hippeau notamment, les docteurs Chauvois et Bernoulli, loin de contester ses vues, le prient de préciser encore sa pensée au sujet de l'éducation de la jeunesse. M. le Professeur Grassé partage la crainte de Paul Valéry qu'une formation audio-visuelle ne remplace l'instruction par le livre, et en devenant prépondérante, n'annihile la réflexion individuelle et n'aboutisse finalement à la suppression des élites au bénéfice d'une technique sans génie. Plus que jamais, il est nécessaire de créer un nouvel humanisme.

P. MICHEL.

Mme G. MAUPOINT.

© 1971. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

Séance du 5 *juin* 1971 (Paris).

L'assemblée, présidée par M. Michel, assisté du Bureau s'ouvre à 17 h. Après avoir présenté les excuses de plusieurs sociétaires empêchés par des cérémonies familiales, M. Michel fait part du douloureux accident survenu à Mademoiselle Autexier, qui, renversée par une auto, doit rester alitée plusieurs semaines. Il se fait l'interprète de tous les sociétaires pour lui souhaiter une complète et rapide guérison.

Il rappelle ensuite l'intérêt suscité, à la précédente réunion, par la brillante et courageuse conférence du Professeur Grassé. Plusieurs Sociétaires, absents ce jour-là, ont pu cependant entendre la leçon de lucidité et d'optimisme donnée le lundi suivant par le Professeur Grassé, à la radio dans l'émission « Radioscopie » de Jacques Chancel.

Dans le domaine des Beaux-Arts, M. Michel est heureux d'annoncer la prochaine exposition des tableaux exécutés par M. Jean Marchand à Amsterdam et l'exposition d'aquarelles inspirées à Madame Ehrmann-Lebel par ses voyages à Venise et en Sicile. Ces aquarelles présentées à la Galerie Barbizon, 71, rue des Saints-Pères (Paris, VI[e]) sont remarquables de fraîcheur et de puissance évocatrice.

Il informe les Sociétaires de la visite de Mme Gardeau et de M. Jacques de Feytaud, visite qui a permis de resserrer encore les liens d'amitié entre Paris et Bordeaux. Le projet de *Guide du Château de Montaigne,* conçu autrefois par le regretté Georges Palassie est maintenant réalisé par la collaboration de Mme Gardeau et de M. Jacques de Feytaud pour le texte et de M. Richard Chapon et des photographes du journal « Sud-Ouest » pour la partie technique. Mme Léonie Gardeau a présenté avec beaucoup de vie et de sentiment la vieille église de Saint-Michel, trop souvent oubliée par les visiteurs du Château. M. Jacques de Feytaud, reprenant une communication antérieure, anime la visite de la célèbre tour, rendant toute leur signification aux pièces malheureusement délabrées. De très belles illustrations éclairent le texte. Nul doute que les « pèlerins » de Montaigne voudront tous posséder cette séduisante plaquette.

Vivement applaudi par l'assistance, M. Michel reprend le vœu déjà formulé par Maurice Rat, Jacques de Feytaud et Roger Trinquet de voir les monuments historiques restaurer les inscriptions des solives de la « Librairie » et peut-être rétablir les cinq rangées sur lesquelles Montaigne avait disposé ses mille volumes. Le fac-similé du dos de plusieurs de ces reliques rappellerait les lectures préférées de Montaigne et constituerait une véritable leçon d'histoire littéraire.

M. Michel termine cet exposé en annonçant de nouvelles adhésions, en particulier celles de Mme Edmond Wellkoff, de Mlle Joseph Saint-Martin et de M. Garnier, professeur de Lettres. Ensuite, il présente et fait circuler divers ouvrages concernant Montaigne et son temps : l'édition critique des *Amours d'Aymée* de Pierre de Brach, par Miss Jasmine Dawkins (éd. Droz) ; un tiré à part du Professeur Donald Frame sur les oscillations de Montaigne entre le dépassement et l'acceptation de la condition humaine ; un *Bulletin de la Librairie ancienne et moderne* contenant un « *Petit trésor de souvenirs de Montaigne* » présenté par M. Alain Brieux. Ces documents, publiés en 1952 dans *Humanisme et Renaissance* méritent bien une réédition, notamment la transformation du phare de *Cordouan,* dont le cahier des charges est signé par Montaigne en qualité de maire

© 1971. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

de Bordeaux. Cependant on ne peut suivre le commentateur dans son assimilation entre l'architecte du phare, Louis de Foix et le fils du marquis de Trans, tué au combat de Montcrabeau en 1587. Rappelant son parallèle antérieur entre Montaigne et Monluc, M. Michel fait circuler son récent livre, *Blaise de Monluc* (éd. SEDES, Paris) et apporte de nouvelles preuves de l'intérêt manifesté par Montaigne à Monluc. Dans le *Journal de voyage,* lors de la visite de Florence, le secrétaire note : « *Il y voulait voir les maisons de Strozzi et des Gondi, où ils ont encore de leurs parents. Nous vîmes aussi le palais du duc, où Cosimo son père a fait peindre la prise de Sienne et notre bataille perdue ; si est-ce qu'en divers lieux de cette ville, et notamment audit palais aux anciennes murailles, les fleurs de lys tiennent le premier rang d'honneur.* » L'allusion à la défense héroïque de Sienne en 1554 prouve combien Montaigne conservait le souvenir des exploits des guerres d'Italie. Cette revue des livres se clôt par une édition des *Essais,* publiée à Rouen, chez Jean Durand en 1619, ornée d'un frontispice gravé par Jacques Honervogt, représentant un Montaigne âgé, couronné par les Muses. Le texte est celui de Mlle de Gournay. Cette édition in-8° était assurément d'un usage commode.

En ce moment même s'édite à Lyon une reproduction photographique de *l'exemplaire de Bordeaux,* qui pourra rendre de grands services aux chercheurs, l'édition jadis exécutée par la Librairie Hachette, étant épuisée depuis longtemps. Enfin, très prochainement la thèse de M. Roger Trinquet va paraître aux éditions Nizet (Paris). Elle constitue, comme on le sait, une biographie des années de jeunesse particulièrement riche de documents et aperçus nouveaux.

M. Michel donne ensuite la parole à M. Sichère, trésorier, qui expose la *situation financière.* A l'assemblée générale du 5/12/70, il y avait un avoir de 8575,91 F, mais il restait à payer le Bulletin n° 22-23 de 1970, soit 3639 F. L'exercice 1971 s'ouvrait donc avec un avoir de 4936,91 F. Le *Bulletin n°* 24 (3072,32 F) étant réglé, les cotisations annuelles étant pour la plupart rentrées, l'avoir en caisse s'élève actuellement à 8010,16 F.

Cet état satisfaisant se trouve renforcé par le renouvellement de la subvention du Ministère des Affaires Culturelles, subvention portée à 1500 F. M. Michel se fait l'interprète de tous pour remercier très chaleureusement le Ministère et particulièrement M. Jacques Duron, chef de la Caisse des Lettres, de leur bienveillance, appui moral et matériel, qui encourage les Amis de Montaigne à persévérer.

Communications. — M. Maupoint lit la partie centrale de l'étude de M. Jacques de Feytaud sur *la lecture de Montaigne dans la Nouvelle Héloïse.*

M. Michel fait part des affinités qu'il a rencontrées entre *Montaigne et Simon Goulart.*

Le pasteur Simon Goulart (1543-1628) né à Senlis, mais installé à Genève en 1566 eut une carrière ecclésiastique et littéraire très féconde et variée. Le développement de la Réforme et ses répercussions politiques l'attiraient. Collaborateur de De Bèze pour l'*Histoire ecclésiastique des Églises réformées...,* auteur du *Mémoire de l'État de France sous Charles IX* (1576), dans lequel le *Contr'Un* de la Boétie est inséré, traducteur du *Franco-Gallia,* pamphlet de Hotman contre les Valois, commentateur de la *Semaine,* poème biblique de du Bartas, sa curiosité intellectuelle le pousse à traduire l'*Histoire du Portugal* d'Osorio. Et c'est un premier lieu de rencontre avec Montaigne. Dans une longue addition de *l'exemplaire*

© 1971. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

de Bordeaux au chapitre XIV du Livre I, *que le goût des biens et des maux dépend en bonne partie de l'opinion que nous en avons,* Montaigne, à la suite d'exemples tirés de l'histoire ancienne, évoque la tragique expulsion des Juifs du Portugal et cite le témoignage de « *l'évêque Osorius, le meilleur historien latin de nos siècles* ». A-t-il lu cette anecdote dans l'édition en latin de 1574 ou dans la traduction française de Goulart (1581), le doute est d'autant plus permis que la première édition des *Essais* (1580) ne souffle mot des événements du Portugal.

Mais Goulart, comme Montaigne, n'est pas curieux de l'Histoire pour elle-même. C'est aux bizarreries de la psychologie humaine, aux effets de la coutume et de l'imagination qu'il s'attache dans de curieuses compilations à mi-chemin de l'Histoire, de la Philosophie et du Conte, le *Recueil des choses mémorables advenues en France sous le règne d'Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV* (1595) et le *Thrésor d'histoires admirables et mémorables de notre temps...* (1600-1610). C'est dans ce *Thrésor,* que Fontenelle, à l'aurore du « siècle des Lumières », trouvera la célèbre anecdote de la « *dent d'or* ». Dans le premier livre du *Thrésor* (éd. de Cologne, 1610), Goulart fait de très longs et très nombreux emprunts aux *Essais,* donnant d'ailleurs ses références en toute probité. Il cite, par exemple, à propos d'usages « *fantastiques* » un passage du chapitre 5 du livre III, *Sur des vers de Virgile : « Il y a des nations qui se couvrent en mangeant... quel monstrueux animal qui se fait horreur à soi-même ! à qui ses plaisirs pèsent et qui se tient à malheur* ». Un peu plus loin, une déclaration de Montaigne sur son livre paraît le concerner lui-même (*Essais,* III, 19) : « *Je ne puis tenir registre par mes actions... Je le tiens par mes fantaisies...* ». Les rapports entre la psychologie et la physiologie occupent une place de choix dans ce *Thrésor.* Aussi l'essai 21 du livre I, *De la force de l'imagination* est-il mis largement à contribution. Goulart termine son paragraphe par l'aventure de Marie Germain, fille métamorphosée en garçon, dont l'histoire est contée dans les *Essais* et le *Journal de Voyage.* S'agit-il de la *Magnanimité,* c'est d'après Montaigne (I, 3) qu'il évoque la mort héroïque du chevalier Bayard. Pour donner des exemples de « *passions véhémentes de duel, de joye, de jalousie, de peur, de tristesse, etc...* », il puise dans les *Histoires* de Paul Jove et chez « *Michel, seigneur de Montaigne, au livre I, chap.* 2 ». Rappelle-t-il les fausses craintes que peuvent inspirer les vicissitudes d'un combat, il cite le cas de la victoire de Cérisoles, où le duc d'Enghien, croyant la partie perdue, essaya par deux fois de se suicider, et cela « *d'après M. de Montaigne, au II^e^ livre de ses Essais, chap.* 3 ». Attaque-t-il la croyance aux pronostications, il a recours au chap. 11 du livre I. Évoque-t-il le problème des « monstres », il cite à la fois Ambroise Paré et Montaigne, en particulier, à propos du prodigieux effet de l'habitude : « *Je viens de voir chez moi un petit homme natif de Nantes, né sans bras, qui a si bien façonné ses pieds au service que lui devaient les mains, qu'ils en ont à la vérité à demi oublié leur office naturel. Au demeurant, il les nomme ses mains...* » (*Essais* I, 22, *De la Coutume...*). Le chapitre *De la Vanité* (III, 9) est largement mis à profit, lui aussi.

Goulart se comporte donc à l'égard des *Essais* comme un lecteur très attentif et très bienveillant. Il fait confiance à l'information et au jugement de Montaigne. La vision de l'homme est très voisine, sinon identique. Le *Thrésor* constitue donc un témoignage important sur l'influence des *Essais* parmi les Réformés de Genève, au début du XVII^e^ siècle.

© 1971. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.

A la suite de cette communication, une discussion s'engage à laquelle participent notamment Mme Fleuret, M. Hippeau et M. Maupoint.

L'ordre du jour étant épuisé, rendez-vous est pris pour Octobre et la séance est levée à 19 h.

Mme G. MAUPOINT. P. MICHEL.

© 1971. Classiques Garnier. Reproduction et diffusion interdites.